

Il était une fois un roi et une reine qui étaient si fâchés de n'avoir point d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde, vœux, pèlerinages, menues dévotions; tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisait. Enfin pourtant la reine devint grosse, et accoucha d'une fille: on fit un beau baptême; on donna pour marraines à la petite princesse toutes les fées qu'on pût trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût par ce moyen toutes les perfections imaginables.

Après les cérémonies du baptême toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avait une cuiller, une fourchette, et un couteau de fin or, garni de diamants et de rubis. Mais comme chacun prenait sa place à table. On vit entrer une vieille fée qu'on n'avait point priée parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour et qu'on la croyait morte, ou enchantée. Le roi lui fit donner un couvert, mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept pour les sept fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées qui se trouva auprès d'elle l'entendit, et jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer autant qu'il lui serait possible le mal que la vieille aurait fait.

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir; sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le petit chaperon rouge.

Il était une fois un Bûcheron et une Bûcheronne qui avaient sept enfants tous Garçons. L'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le Bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en faisait pas moins que deux à la fois. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot: prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit que l'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours le tort. Cependant il était le plus fin, et le plus avisé de tous ses frères, et s'il parlait peu, il écoutait beaucoup. Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le Bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur: "Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants;

je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. - Ah! s'écria la Bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants?" Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir; elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

### **Conte du Liban**

Il était une fois deux paysans qui vivaient dans un village du Mont-Liban. Ils possédaient un petit champ à la terre fertile. Le mari y cultivait du blé et du maïs. Autour de leur maison, l'homme avait planté trois oliviers et deux orangers. Avec les olives, il faisait de l'huile pour leur consommation personnelle et quand la récolte était très bonne, il en vendait à ses voisins. Dès que les orangers commençaient à fleurir, la femme se levait avec le jour pour ramasser les fleurs encore en bouton. Elle n'interrompait sa cueillette quotidienne qu'au moment où les rayons du soleil devenaient trop agressifs ou les abeilles trop nombreuses. Elle ouvrait ensuite les boutons afin d'en séparer les pétales avec lesquels elle faisait de l'eau de fleur d'oranger qu'elle vendait au marché. Ce couple de paysans avait une fille unique qui était en âge de se marier. Elle se prénomait Warda. Elle avait de longs cheveux de jais et des yeux en amande. Tous les jeunes hommes du village rêvaient de l'épouser. Mais la mère disait à tous les prétendants que seul celui qui offrirait à sa fille un cadeau unique au monde obtiendrait sa main. Les garçons ne savaient que faire. Les uns proposaient leur âne, les autres leur dromadaire. La mère haussait les épaules en souriant. - Des ânes et des dromadaires, on en trouve partout, leur lançait-elle. C'est un cadeau unique au monde qu'il faut offrir à ma fille. Les garçons cherchèrent longtemps dans la région sans rien trouver d'intéressant. Ils finirent par se lasser et épousèrent les autres jeunes filles du village. Seuls trois garçons s'obstinèrent.

Il y a longtemps, très longtemps, vivait un roi appelé Mars. Son coiffeur, le vieil Évionne vivait aussi au château. Le roi l'aimait beaucoup et il avait une totale confiance en lui. Mais un jour, Évionne tomba malade et mourut. Le roi Mars avait toujours été un roi triste, mais maintenant, il l'était encore plus. Il se retrouvait maintenant seul avec son serviteur Owen.

– Sire, vous n'allez pas passer votre vie à pleurer ?, supplia le fidèle Owen. Vous avez des choses à accomplir.

– Quelles choses ?, répondit tristement le roi.

– Nous devons préparer la cérémonie du printemps, lui rappela le serviteur.

– Jamais !, rétorqua le roi.

– Il y a des années que nous aurions dû l'organiser, insista Owen.

– Mais pourquoi avez-vous besoin du roi pour cela ?, questionna le roi.

Owen s'avança d'un pas.

– Sire, pendant la cérémonie, le roi doit enlever sa couronne, puis la déposer aux pieds d'une belle jument, expliqua Owen.

– Je ne le ferai pas !, cria le roi Mars. Je n'enlèverai pas la couronne de ma tête !

– Sire, si nous reportons encore cette fête, le royaume devra affronter la famine, s'inquiéta Owen. Ce sera terrible.

– C'est déjà ce que tu avais dit l'année dernière, mais rien de terrible ne s'est produit, se moqua le roi.

– Bon, soupira Owen.

Le fidèle serviteur avait épuisé tous ses arguments.